

**DOSSIER**

## NOTRE REGARD SUR LA PANDÉMIE

— p.3 à 13



## DÉSINFORMATION

— p.4 à 6



**DOSSIER**

## LA PLACE QUI LEUR REVIENT

— p.23 à 26

## TABLE DES MATIÈRES /

IMMUNISE CONTRE LA DÉSINFORMATION **3** / FAUSSES NOUVELLES: LEUR VIRULENCE, LEUR REMÈDE **4** / OBSÉDÉS PAR LES COMLOTISTES? **6** / LE PLUS BEAU SOURIRE QUE NOUS PUISSONS PORTER **7** / RASER LES MURS **8** / MAYDAY, MAYDAY! **11** / COMMENT J'AI (PRESQUE) SURVÉCU AU CONFINEMENT **12** / UNE RESPONSABILITÉ AVEC DU MORDANT! **14** / SATAN SURVOLE TON ÉCRAN **15** / LITTÉRATURE LIBÉRATRICE **16** / UN GÉNOCIDE SILENCIEUX **18** / LE JAPON ET SA CRISE ATOMIQUE **19** / QUAND PERFORMANCE RIME AVEC DÉCADENCE **20** / BIENVENUE À BORD **22** / VUES SUR L'ANIMATION AU FÉMININ **23** / LA VIOLENCE CONJUGALE, POSSIBLE DE S'EN SORTIR **24** / UNE LUTTE DE LONGUE HALEINE **26** / LA VIE APRÈS LES CHEMINOTS **27**

## CRÉDITS

### RÉDACTRICE EN CHEF

Alexane Dumoulin

### ASSISTANTE À LA RÉDACTION

Rosalie Bryar

### COLLABORATEURS

Louise Allard-Vertriest, Adam Beaupré, Charles-William Brière-Gaudet, Rosalie Bryar, Noé Charron-Cloutier, Loriane Dufour, Alexane Dumoulin, Marjory Guilbault, Daphné Laporte, Sarah-Maude Leroux-Robert, Sarah Mongeon, Antoine Picard, Mathilde Pradeloux-Amherd, Louis-Nicolas Richer, Roxanne Savard, Océane Théorêt-Dallaire, Lysandre Thibault, Arielle Thiffault et Victoria Vieira

### ÉDITION ET RÉVISION

Mariève Desjardins, Constance Harrison-Julien et Mélanie Plourde

### GRAPHISME ET MISE EN PAGE

Émélie Charette-Paquette

### CRÉATION DE LA GRILLE

Rachel Monnier

### PHOTOS

COUV. - Unsplash - Fusion Medical Animation

Pexels - Cottonbro

Unsplash - Miguel Bruna

P.2 - Unsplash - Jeremy Thomas

P.5 - Unsplash - Visuals

P.7 - Pixabay - Cdd20

P.11 - Pixabay - Jan Vašek

P.12 - Pixabay - Free Photos

P.14 - Pixabay - Donald Clark

P.15 - Pixabay - Dr StClaire

P.16 - Unsplash - Priscilla Du Preez

P.18 - Unsplash - Kuzzat Altay

P.19 - Unsplash - Johannes Plenio

P.21 - Unsplash - Windows

P.22 - Mathilde Pradeloux-Amherd

P.23 - Unsplash - This is Engineering RAEng

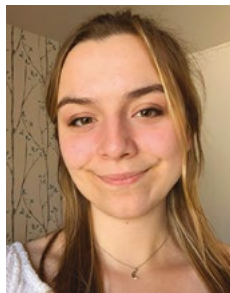
P.25 - Pexels - Alex Green

P.26 - Rose-Anne Joly

P.27 - Noé Charron-Cloutier

## ÉDITORIAL

PAR ALEXANE DUMOULIN



## DU CHAOS NAÎT L'ÉTOILE

Puisse cette nouvelle édition du *Trouble-tête* souligner les mois torrentiels que nous affrontons encore et toujours. Puisse-t-elle aussi garder intact cet épisode effroyable de l'histoire, vu et vécu par chacun des collaborateurs du journal.

Si ce que nous proposons cette fois peut paraître éclaté, dépareillé à certains égards, il n'en demeure que c'est la notion de lutte qui, je crois, sous-tend cette édition à l'image de notre monde en pleine ébullition. Ici ou ailleurs sur la carte, dans une entreprise ou au sein d'un foyer, devant son écran ou derrière son masque... nous luttons.

Nietzsche, philosophe allemand du XIX<sup>e</sup> siècle, avait pour conviction que la valeur qui permettrait un jour à l'humanité de se déterminer et d'être libre était celle de la création, thèse qu'il a imagée de la sorte : « il faut porter en soi un chaos pour mettre au monde une étoile dansante. »

Au nom de toute l'équipe du *Trouble-tête*, je formule donc un souhait de courage à tous ceux et celles qui luttent contre l'infinité de formes que peut prendre le chaos. Continuons d'avancer, continuons de nous acharner à la création du monde de demain, un monde plus lumineux, plus aimant, moins malade...



# IMMUNISÉ CONTRE LA DÉSINFORMATION

PAR LORIANE DUFOUR



*Entre les mauvaises expériences personnelles de tante Ivette et les théories du complot de Steve, il est facile d'être contaminé par toute cette désinformation entourant le vaccin contre la COVID-19. La pharmacienne en établissement de santé au CMSSS d'Argenteuil, Mélanie Cantin, démystifie les croyances populaires et expose la vérité sur les vaccins.*

«Une pandémie ça confronte nos valeurs à plusieurs niveaux», affirme Mélanie Cantin. Elle explique qu'avec la quantité industrielle d'informations sur la vaccination que nous recevons chaque jour, ce sont les croyances de tous et chacun qui s'opposent. «La vaccination vient vraiment chercher les gens, ils ont une crainte parce qu'on leur injecte une substance et avec la pandémie cette peur a pris d'énormes proportions, car plusieurs pensent que la vaccination serait un moyen de contrôler les gens», souligne la pharmacienne.

Avec la vaccination de masse, l'environnement et les expériences personnelles, l'opinion des individus se retrouve fortement influencée. L'ensemble de la société joue un rôle, comme l'explique Gabriel Allard-Gagnon dans son documentaire *Aiguille sous roche*, diffusé à Télé-Québec. Dans le documentaire, l'humoriste Louis T. tente de comprendre le point de vue de ceux qu'on appelle les *antivax* en allant à leur rencontre. C'est là que s'opposent les valeurs de liberté individuelle et de bien commun. «On est dans un contexte de pandémie, on a un effort collectif à faire et les gens regardent davantage leur nombril», insiste Mélanie Cantin. Elle fait valoir que ce sont ceux qu'on entend le plus sur les médias sociaux. À l'ère numérique, où tout est accessible en un clic, c'est de plus en plus difficile de démêler le vrai du faux et de savoir où s'informer.

## PRÉVENTION CONTRE LES MYTHES

La pharmacienne ajoute également que la population n'a pas d'idées préconçues seulement sur la vaccination, mais aussi sur d'autres

pratiques pharmaceutiques, notamment la prise de vitamines. Certains sont persuadés que les suppléments de vitamines combleront leur manque d'énergie lorsqu'ils se sentent fatigués. «En fait, on se rend compte, en les questionnant sur leur alimentation, leur sommeil et leur santé physique, que le problème se trouve généralement dans un de ces trois éléments», affirme Mélanie Cantin. «Au lieu de se questionner sur nos habitudes de vie, on a tendance à vouloir rajouter quelque chose en plus en pensant régler le problème», précise-t-elle.

Le pharmacien joue un rôle clé pour démystifier les mythes associés à la santé. «Parfois, c'est quand un patient n'a pas toute l'information qu'il se fait une idée préconçue», souligne-t-elle. Mélanie Cantin explique qu'en tant que pharmacienne, son rôle n'est pas d'invalider le point de vue d'un patient, mais «de donner la définition des maladies, des médicaments, de vulgariser l'information dans l'ensemble pour ensuite créer un doute dans le but de donner des outils pour le cheminement d'un patient».

## ÉRADIQUER LA DÉSINFORMATION

Mélanie Cantin affirme qu'il est crucial de consulter des sources fiables comme le site du gouvernement du Québec qui propose des liens à consulter pour obtenir de l'information sur le vaccin. Elle suggère également aux gens de consulter le site internet de l'hôpital le plus près de chez eux où des professionnels de la santé donnent de l'information sur la COVID-19 et la vaccination. Ils vulgarisent et expliquent également les termes scientifiques pour faciliter la compréhension de



Mélanie Cantin, pharmacienne

ces informations. «Ce ne sont pas des termes que les gens ont l'habitude d'utiliser au quotidien, donc déjà juste ça, ça peut faire peur», dit-elle.

La pharmacienne au CMSSS d'Argenteuil conclut qu'avec le contexte de la pandémie, certains professionnels de la santé, comme le Dr François Marquis de l'émission *De garde 24/7*, ont pris la peine de vulgariser la réalité de leur travail affecté par la COVID-19. Cette émission, diffusée à Télé-Québec, permet au public de s'immiscer dans le quotidien du personnel soignant de l'hôpital Maisonneuve-Rosemont et montre bien comment le système de santé réagit à la situation exceptionnelle de la dernière année.

# FAUSSES NOUVELLES : LEUR VIRULENCE, LEURS REMÈDES

PAR ALEXANE DUMOULIN



*Remèdes miracles, conspirations et mensonges : il est facile de tomber dans le panneau quand on a affaire à une plume habile et un esprit sournois. Plus que jamais, l'éducation aux médias est requise pour travailler l'esprit critique des petits et des grands.*

Coup de théâtre ! C'est donc la Chine qui, à des fins économiques, aurait orchestré toute cette histoire. Mais non, c'est tout à fait faux : la pandémie n'est qu'un mensonge du gouvernement avide de contrôler sa population naïve. Ne portez donc pas le masque, surtout, il ne sert strictement à rien puisque le virus n'existe pas. Et, dans le pire des cas, une bonne dose de désinfectant intraveineuse vous guérira, avait sagement affirmé cet homme qui, six mois plus tard, a miraculeusement guéri de la maladie en quelques jours. Car de toute façon, ce vaccin fonctionne-t-il vraiment ?

À la lecture de ce genre de propos, certains, stupéfaits, haussent un sourcil, d'autres arborent leur sourire narquois parce que leurs préjugés avaient anticipé le coup, et enfin il y a ceux qui réfléchissent deux fois avant d'y croire. Face à cet essaim d'informations contradictoires, invalidées et insensées qui coexistent avec la rigueur et la vérité, il est difficile de garder les pieds sur terre.

## STIGMATISATION

Marc Alexandre Ladouceur, spécialiste en éducation aux médias chez HabiMédiAs, affirme que les motifs derrière le désir de désinformer la population peuvent être nombreux : « D'un point de vue politique, explique-t-il, divulguer une fausse nouvelle peut avoir pour objectif de créer un antagoniste imaginaire et géographique dans les consciences. Attribuer le surnom « virus Wuhan » à la COVID-19, par exemple. » Mais oui : les tensions entre Washington et Pékin se font encore plus vives depuis les dernières années. Pas étonnant que les États-Unis persistaient, dans les

premiers mois de la pandémie, à utiliser ce surnom lourd en sous-entendus et à blâmer la Chine pour l'ensemble des circonstances.

Ce genre de désinformation peut aller bien plus loin dans ses mises en scène et ses discours. On appelle *mésinformation* ce qui se rattache à des procédés complotistes et propagandistes. D'après M. Ladouceur, ses effets escomptés parient davantage sur « notre émotivité et nos valeurs » que sur notre crédulité. Selon un sondage mené par une équipe multidisciplinaire de l'Université de Sherbrooke en communication, politique et santé publique, un Canadien sur cinq adhérerait à des idées conspirationnistes au début de l'été 2020. Un autre sondage réalisé par le centre de recherche Pew Research Center révèle que 30% des Américains sont convaincus que le nouveau coronavirus a vu le jour dans un laboratoire de Wuhan, puis a été relâché dans la nature. La théorie du complot soutient qu'on aurait injecté le virus dans les populations afin d'enrichir la Chine. Or, il a été prouvé depuis un moment déjà qu'il est tout à fait impossible que la COVID-19 soit une conception humaine.

La finalité d'une fausse nouvelle est donc, entre autres, de « placer ou de déplacer un blâme » sur l'ennemi que l'on souhaite être commun.

## CARENES ET RICOCHETS

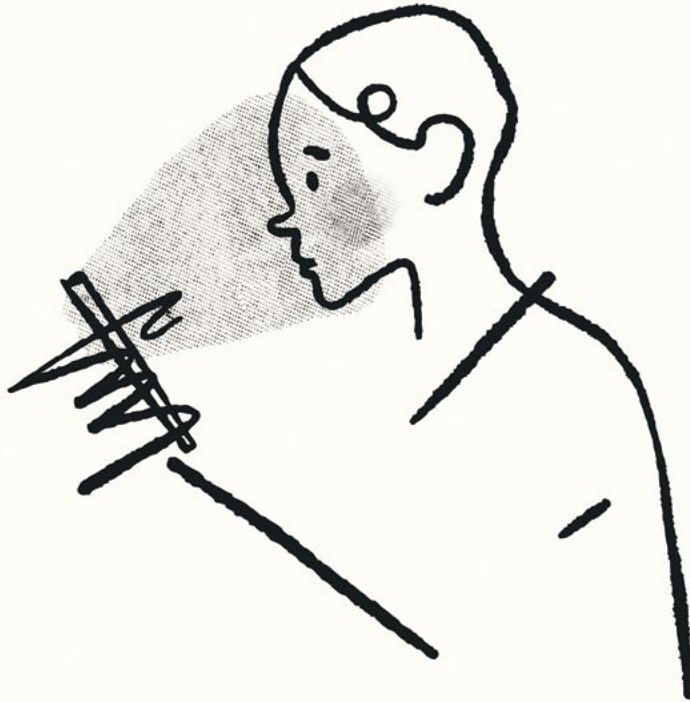
« Les médias sociaux constituent un gros moteur à la désinformation », soutient Geneviève Dubé, enseignante du primaire et fervente de chasse à la fausse nouvelle. Même si, dès mars 2020, les géants du Web comme YouTube et Facebook ont assuré

une collaboration étroite dans la prévention au trafic de fausses informations, plusieurs, comme M. Ladouceur et Mme Dubé, estiment qu'il y a place à l'amélioration. « Par exemple, poursuit Mme Dubé, il n'existe pas encore de bouton sur Facebook qui sert à signaler une fausse nouvelle. En plus des modérateurs et des algorithmes, les utilisateurs des réseaux sociaux devraient aussi pouvoir agir dans la surveillance du contenu visible. »

« Se faire dire que la 5G est la cause de la pandémie ne change pratiquement rien », explique monsieur Ladouceur. En revanche, se laisser convaincre que de manger tel ou tel aliment prévient la contamination « peut inciter les plus crédules à ne pas respecter les mesures d'hygiène mises en place par la Santé publique ». L'Organisation mondiale de la Santé a même qualifié cette croissance du phénomène de la désinformation comme étant une « infodémie ». En cette période critique où, plus que jamais, les gens ont le temps de s'informer et de s'égarer sur la toile, la fiabilité des sources est littéralement devenue une question de vie et de mort.

N'importe qui peut se faire avoir, affirment les deux éducateurs. Il n'y a pas d'âge ni de niveau d'éducation à blâmer tout particulièrement. En plus d'encourager la propagation du virus en désobéissant aux recommandations gouvernementales, les consommateurs de désinformation sont en proie à l'anxiété sociale.

« On dit que le sens d'un événement est créé non pas par une seule personne, mais bien par l'ensemble. Ainsi, le niveau d'importance ou de menace attribué à une nouvelle, qu'elle soit falsifiée ou véridique, varie selon la quantité d'interactions que nous avons avec elle. Plus une



nouvelle est partagée, *likée*, commentée dans les médias, plus notre cerveau a l'impression qu'elle s'amplifie en gravité ou en intérêt.», explique Marc Alexandre Ladouceur.

De là l'importance d'être bien entouré, afin de stimuler la discussion et solliciter le réconfort en situation de stress. «Chez les enfants qui n'ont pas l'opportunité d'en parler avec leurs parents, l'anxiété a plus de chance de poindre», exemplifie Mme Dubé. Dans un monde inondé de contenu multimédia où les discours se confondent, s'unissent et s'opposent, en parler, c'est donc la clé.

### DE LA LUMIÈRE AU BOUT DU TUNNEL

Son expertise en enseignement auprès des jeunes a fait remarquer à Mme Dubé qu'«il ne faut parfois qu'un petit encouragement pour que la collectivité se tourne vers de meilleures habitudes». Dans le même sens, M. Ladouceur aborde l'exemple de la

conférence de presse quotidienne du gouvernement provincial. C'est au moyen de répétitions et de bouche à oreille que désormais «les gens peuvent compter collectivement sur une source fiable et commune» qui remplace certaines publications frauduleuses émergeant des réseaux sociaux.

Ces «meilleures habitudes» peuvent évidemment être stimulées par la voie pédagogique. À l'ère de la quatrième révolution industrielle, celle du numérique, l'éducation aux médias doit gagner en importance dans les programmes d'enseignement primaire et secondaire, d'après M. Ladouceur. Mme Dubé abonde dans le même sens : «Le rôle des écoles, c'est de former l'esprit critique et autonome de l'apprenant afin qu'il rencontre de manière responsable ce monde inondé d'information.»

La plateforme gouvernementale de l'École Ouverte, inaugurée dans le contexte de l'enseignement à distance lors du confinement au printemps 2020, a

veillé à rendre disponibles différents contenus pédagogiques qui abordent l'éducation aux médias. Les rubriques mises de l'avant renvoient à des sites comme Alloprof et HabiloMédias et renseignent, par exemple, sur la manière de gérer et de chercher de l'information, ou encore sur la façon d'analyser la validité d'une source.

Depuis 2018, le gouvernement provincial met en œuvre son «Plan d'action numérique en éducation et en enseignement supérieur», qui se résume en 33 mesures «pensées de façon à donner une nouvelle impulsion au virage numérique du système éducatif et à contribuer activement au développement des compétences numériques des citoyennes et citoyens du Québec.» Il ne reste plus qu'à espérer que cette plongée dans l'enseignement de la littératie numérique et médiatique permette aux travailleurs futurs d'acquérir les compétences nécessaires à la compréhension et à l'évolution du monde de demain.

# OBSÉDÉS PAR LES COMLOTISTES ?



PAR ROXANNE SAVARD



*À l'ère de la COVID-19, les mouvements complotistes semblent prendre de l'ampleur. Les journalistes et politiciens s'acharnent à prévenir la population de la menace que peuvent représenter ces individus qualifiés de « loufoques » et « dangereux ».*  
*Alexandre Coutant, professeur au Département de communication sociale et publique à l'UQAM ainsi qu'expert en comportements complotistes se prononce sur les conséquences de la surmédiatisation de ce discours.*

En mai 2020, des tours cellulaires ont été incendiées alors que certains affirmaient avec conviction que le réseau 5G contribuait à la propagation de la COVID-19. Depuis, les médias se sont nourris de théories surprenantes pour alimenter leur contenu,

créant cette impression que les complotistes sont de vastes groupes à l'origine de plusieurs problématiques. Pourtant, d'après Alexandre Coutant, le complotisme serait en fait « une part vraiment minime » de tous les conflits sociaux et institutionnels actuels. Contrairement à ce que plusieurs médias d'information laissent paraître, les groupes complotistes auraient effectivement une densité très faible au Québec, selon l'expert.

Il affirme d'abord que les réseaux sociaux sont un véhicule de choix pour les complotistes, qui savent très bien s'y rendre visibles. D'où cette impression d'omniprésence, explique le professeur. « Mais quand vous les apercevez dans les rues, ils ne sont qu'environ 1000 et ils sont pourtant mobilisés depuis partout au Québec. 1000 ou 2000, ce n'est rien sur 9 millions de personnes », remarque M. Coutant.

À cet effet, il affirme que focaliser son attention sur un facteur qui n'est pas la cause principale d'un problème constitue une approche, de la part des médias, qui est elle-même problématique. Il avance ainsi que l'ampleur du phénomène constitue « une construction médiatique plutôt qu'un constat que des experts en sciences sociales peuvent faire sur le terrain ».

## LA RESPONSABILITÉ MÉDIATIQUE

« Cet engouement qu'ont les médias pour le complotisme les influence souvent à ne pas parler d'informations nouvelles et pertinentes », déplore l'expert en communications qui considère que la mise en lumière d'une réalité aux conséquences si minimes peut facilement engendrer l'omission ou la négligence d'informations essentielles au bien commun.

Il explique également que les médias donnent souvent la trompeuse impression qu'ils sont totalement objectifs et qu'ils rendent uniquement compte des faits de manière transparente. « Il faut être conscients qu'ils font inévitablement des choix subjectifs en décidant ce qu'ils mettront de l'avant. C'est dans ce sens qu'il existe une responsabilité médiatique importante », souligne le professeur.

## LA SIMPLIFICATION DES POINTS DE VUE

« Globalement, le discours journalistique est très méprisant à l'égard des adeptes de théories du complot. Il se penche très peu sur les efforts de reconnexion entre les deux partis », évoque M. Coutant. Selon lui, de tels conflits idéologiques entraînent souvent, dans les médias d'information, un discours très simplificateur des différents points de vue. « C'est comme si on affirmait que toutes les personnes qui ne sont pas d'accord avec les choix qui sont faits actuellement seraient nécessairement complotistes. Alors qu'en fait, il n'y a qu'une petite part qui l'est, et une très grande part qui ne fait que douter et demander à mieux comprendre », explique-t-il.

« Un citoyen se doit d'être critique face aux gouvernants et aux décisions de la santé publique. C'est positif que certains aient des critiques légitimes et justifiées », affirme le professeur. « Mais les médias ont tendance à vouloir évacuer ce discours », ajoute-t-il. À son avis, vouloir rejeter une idéologie, dans l'objectif d'améliorer le vivre-ensemble, est loin d'être une approche souhaitable.

## VAINCRE LA VISION EN TUNNEL

Enseigner aux citoyens à ne pas se baser sur leurs préjugés, tout en évitant de chercher uniquement à confirmer ces derniers, peut sembler une méthode adéquate pour lutter contre l'interprétation fautive des propos subjectifs provenant des médias. « Mais un citoyen mieux formé, sans médias réformés, ne fera que voir davantage à quel point les discours gouvernementaux et journalistiques sont imparfaits », souligne Alexandre Coutant.

Le professeur suggère ainsi une certaine réforme de la formation journalistique, afin que les futurs journalistes mentionnent clairement quelles parties de leur travail sont subjectives et lesquelles ne le sont pas. « Le lecteur pourrait alors reconnaître le journaliste dans sa capacité de construire une factualité, même si les deux ne partagent pas forcément la même opinion personnelle », conclut M. Coutant.

# LE PLUS BEAU SOURIRE QUE NOUS PUISSIONS PORTER

PAR ALEXANE DUMOULIN



*Deux yeux grands ouverts, deux sourcils mobiles au gré des émotions. Un bout de tissu qui remue fébrilement. Et puis c'est tout. Trop risqué d'en montrer davantage. Quelque chose manque, un lien, une étincelle entre les deux interlocuteurs...*

Depuis que ce pernicieux virus s'est immiscé dans nos vies, il a atténué notre chaleur humaine. Oui aux efforts solidaires, oui au « ça va bien aller », oui à cette cohésion sociale qui émane de la crise... mais ne trouvez-vous pas que nous avons perdu ce lubrifiant social que seules les expressions du visage parvenaient à créer? Sourire avec les yeux s'avère une tâche ardue pour certains, croyez-moi...

## MASQUER LES INTERACTIONS

Entre deux individus, c'est en moyenne 55% de la communication qui passe par le non-verbal, 38% par le ton de la voix et seulement 7% par les mots eux-mêmes. Parmi les éléments physiologiques et perceptibles constituant le langage nonverbal comme la gestuelle, la posture, ou encore la tenue vestimentaire, les mimiques lisibles sur un visage sont assurément des outils facilitant la communication interpersonnelle.

Dans un article publié dans la revue scientifique *Enfance*, Pierre Gosselin, professeur de psychologie à l'Université d'Ottawa, signale : « Les expressions du visage permettraient aux protagonistes impliqués dans une interaction de faire une appréciation de l'état émotionnel de l'autre et ce serait en partie sur cette appréciation que chaque protagoniste ajusterait son comportement. » Mais avec les trois quarts de nos visages dissimulés, il est pratiquement devenu impossible de moduler nos échanges en s'appuyant sur le mouvement des lèvres, sur des joues qui rougissent, qui pâlisent, sur une bouche tordue ou un rictus moqueur.

Des chercheurs se sont donc penchés sur les conséquences sociales et psychologiques du port du masque. Une étude réalisée par Claus-Christian Carbon, professeur de psychologie et de méthodologie à l'Université de Bamberg en Allemagne, révèle que le port du masque « trouble fortement » la perception des émotions sur le visage d'autrui. Les 41 participants de l'expérience devaient classer différents visages masqués selon les émotions perçues. Le chercheur en a conclu que les participants ont reconnu les émotions avec moins de précision et étaient moins confiants dans leurs propres évaluations.

Même aux suites d'une longue observation, les participants pouvaient estimer, par exemple, qu'un visage masqué exprimait de la colère alors qu'il s'agissait clairement de dégoût. La distinction, me direz-vous, entre colère et dégoût peut être équivoque avec un masque : sourcils froncés et yeux plissés. Cependant, si ces participants, qui étaient dans un contexte précis où ils avaient amplement le temps d'analyser les expressions faciales dans le détail sont dans l'erreur, imaginez à quel point nous pouvons nous tromper dans la réalité, alors que notre niveau d'attention est plus faible dans une scène de la vie quotidienne.

## SYMBOLE PARADOXAL DE SOLIDARITÉ

De cette incompréhension mutuelle naît, nécessairement, l'appauvrissement de nos relations. Nous sommes devenus presque indéchiffrables, insaisissables, et cela prouve que le regard ne constitue pas à lui seul le reflet de l'âme. Le masque, à mon sens, a ainsi acquis une symbolique historique assez



paradoxe. Si, d'une part, il cache notre visage, l'essence même de nos interactions interpersonnelles, d'autre part, il met en lumière notre condition commune et notre unité dans cette épreuve.

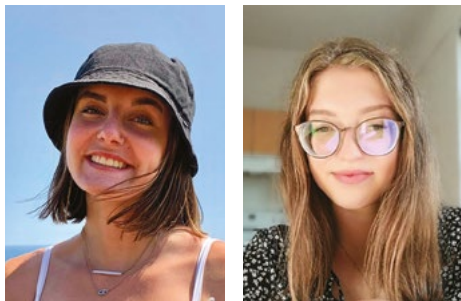
Mon message n'a donc pas pour objectif de critiquer le port du masque, que ce soit bien clair! Au-delà du règlement, c'est une responsabilité individuelle et collective, un devoir moral et empathique envers autrui. Ça n'a rien de plaisant à mettre en pratique, mais nous devons désormais assimiler cette réalité comme une bienséance.

Et même si nos sourires sont couverts et nos échanges altérés, continuons de cultiver ce qu'il reste de nos rapports sociaux, aussi brefs doivent-ils être. Un signe de la main, des paroles de gratitude, ou bien laisser passer quelqu'un dans la file d'attente ne sont que quelques exemples de gestes qui procurent les mêmes effets qu'un pur et simple sourire visible : c'est apaisant dans le chaos ambiant. Pour se dire que tout ne va pas si mal, que nous sommes encore là, sous nos masques, à tenter d'oxygéner cette flamme sociale devenue toute petite, mais qui brûle toujours.

Il y a quelques semaines, je servais une dame au comptoir de la librairie où je travaille. Avant de quitter les lieux, elle m'a dit : « J'arrive à voir ton sourire derrière ton masque. » J'ai eu une prise de conscience un peu émue. C'est encore possible, je me suis dit, ça demande juste un peu plus d'efforts. Accepter l'étiollement de nos expressions faciales et apprendre à les lire différemment, se donner un peu plus aux autres et apprivoiser les nouvelles façons de socialiser. C'est le nouveau monde.

# RASER LES MURS

PAR ROSALIE BRYAR ET SARAH MONGEON



*Lorsqu'on a fait notre demande en avril 2020, on ne savait pas ce que c'était, avant, les résidences. On ne s'attendait pas du tout, l'automne suivant, à raser les murs en croisant les gens du bloc sans les connaître, sans pouvoir faire de gros partys, sans vie sociale trépidante.*

On a signé le bail avant même d'avoir notre horaire de cours. Je me suis inscrite au Cégep de Saint-Jérôme pour le basketball. Encore en août, l'espoir d'avoir une saison persistait en moi. Puis, j'ai reçu mon horaire. Avec trois pratiques de basket et deux cours en présence, j'ai décidé de garder l'appartement. Sarah est dans le même programme que moi, en Journalisme et Communications. Habitant à 115 km de Saint-Jérôme et n'ayant pas de wifi à la maison, elle trouvait également qu'il était plus facile de rester ici.

Comme nous ne pouvons accueillir de visiteurs, on s'occupe comme on le peut. Les balades en voiture jusqu'au Tim Hortons du boulevard Saint-Antoine font partie de notre quotidien. Depuis l'arrivée des beaux jours, on recommence aussi à se faire bronzer à la Place de la Gare, où on tombe parfois sur des spécimens un peu étranges... On a tout de même la chance d'habiter en colocation, ce qui nous fait sentir moins seules. On fait nos cours toute la journée, entre les quatre murs en béton de notre chambre, puis on se rejoint le soir pour souper ensemble. Lorsqu'on arrive à se coucher tôt, on apprécie tout de même que les gars d'en haut ne puissent pas faire de party jusqu'à 3 h du matin.



« Avec les murs en béton, les gardes de sécurité et l'interdiction de visiteurs, on se sent un peu comme en prison. » — Alissia



«Je suis obligé d'être ici parce que je joue au hockey et que j'habite loin, mais j'habite avec mes amis. Ça pourrait être pire.» — Antoine



«C'est assez spécial, on passe nos journées chacune dans notre chambre à faire nos cours. Par contre, on se rejoint toujours dans la cuisine pour souper, jaser et faire le ménage.» — Rosalie



« Je me sens choyée d'être ici. Habiter en colocation me fait sentir moins seule en cette année difficile. » — Sarah



« Les règles de la santé publique sont les mêmes à l'intérieur des résidences. Le port du masque dans les aires communes, la distanciation de deux mètres et l'interdiction de visiteurs font partie des règlements cette année. » — Claude et Alexandre, qui veillent à remettre les étudiants délinquants sur le droit chemin lors de rencontres individuelles.



« On adore Claude, le concierge. C'est le seul avec qui on a un contact humain. Il est super gentil et très efficace pour tuer nos fourmis dans le salon, qui viennent s'attrouper autour des débris de nourriture laissés par terre. Il y a aussi Alexandre, qui est toujours là pour nous aider lorsqu'il y a un problème » — Rosalie

# MAYDAY, MAYDAY!

PAR ANTOINE PICARD



*13 mars 2020 : déclaration de l'état d'urgence sanitaire. Le gouvernement implore les Québécois de ne pas voyager à l'étranger et demande à ceux qui y sont de revenir. Deux jours plus tard, le gouvernement du Canada prend la décision de fermer ses frontières, sauf avec les États-Unis. Crash. Pas d'un simple Boeing, mais de tout le milieu de l'aviation.*

Un an plus tard, presque tous les secteurs de l'économie canadienne sont en mode relance. Presque parce que l'industrie aérienne reste clouée au sol, faute de voir les frontières se rouvrir. Le leader canadien Air Canada a vu ses revenus fondre au deuxième trimestre : une baisse de 89% par rapport à l'an dernier.

De plus, la compagnie aérienne a aussi annoncé qu'elle réduirait ses effectifs de 50%. Ça, c'est 20 000 employés en moins. Même constat chez Air Transat. Au deuxième trimestre de 2019, le transport aérien québécois affichait des revenus de 638,1 millions de dollars. Un an plus tard, pour le même trimestre, Transat aurait seulement fait 9,5 millions de dollars. Pour faire court, il s'agit d'une diminution de 98,6% des revenus.

D'ailleurs, la compagnie annonçait dernièrement devoir couper 40% de son personnel. Au moins 2000 emplois perdus. Ailleurs dans le monde, on fait le même bilan. American Airlines, qui emploie près de 190 000 personnes, avait annoncé son intention de couper 19 000 employés au mois d'octobre. Et ça continue!

Tout cela sans oublier les nombreuses autres coupures drastiques faites pendant la pandémie. Selon un article de *La Presse*, la pandémie a forcé les compagnies aéronautiques et leurs fournisseurs à couper près de 240 000 emplois. Ça fait mal. Très mal. Facile d'ignorer les besoins criants d'une industrie qui nous passe 100 pieds par-dessus la tête. *Littéralement.*

## OPÉRATION SAUVETAGE

Du côté du gouvernement fédéral, on a accordé des subventions... au début de la pandémie. La subvention salariale d'urgence du Canada a permis de maintenir en vie les compagnies durement touchées par la COVID-19. Cependant, la générosité du gouvernement a ses limites. Le respirateur artificiel a été retiré fin novembre 2020. Le monde de l'aviation est désormais en mode solution. Sauver leurs finances pour se maintenir en vol et éviter d'avoir recours à des mises à pied massives. Les transporteurs aériens dénoncent la sourde oreille des gouvernements, se disant prêts à faire des compromis afin de revoir les mesures sanitaires, dont la réouverture des frontières.

De plus, si on revient sur le temps des Fêtes 2020, certains blâmaient, non sans raison, les compagnies aériennes d'offrir à des prix ridicules des

---

**« FACILE D'IGNORER LES BESOINS CRIANTS D'UNE INDUSTRIE QUI NOUS PASSE 100 PIEDS PAR-DESSUS LA TÊTE. LITTÉRALEMENT. »**

---

voyages ainsi que des forfaits tout compris vers des destinations « soleil ». Il faut également avouer que le traitement médiatique a offert son lot de turbulences. Plusieurs personnalités connues comme l'ancien chef intérimaire du Parti libéral du Québec, Pierre Arcand, s'est fait rattraper par l'orage des « antis-COVID » de fin d'année.

Les gouvernements doivent intervenir afin de sauver des milliers d'emplois. L'industrie aéronautique doit être considérée afin de pouvoir reprendre son envol. Faute de cela, les répercussions du 11 septembre 2001 sur cette industrie vont avoir des allures d'une petite tape comparativement à la pandémie qui va avoir causé l'écrasement du milieu de l'aviation.

# COMMENT J'AI (PRESQUE) SURVÉCU AU CONFINEMENT

*Chacun à notre façon, nous avons cherché des manières de rendre le confinement plus supportable. Voici le témoignage de trois étudiants pour qui la culture a été en quelque sorte une bouée. Reconfinés, déconfinés, vaccinés ou pas, consultez leur prescription culturelle!*

## EN QUÊTE D'ÉMERVEILLEMENT PAR ALEXANE DUMOULIN

Quand j'ai l'esprit occupé, j'ai tendance à oublier tout le reste. J'ai donc mis les bouchées doubles dans mes travaux scolaires et parascolaires.

Mais parfois, c'est trop. Trop d'isolement, trop de redondance. Je pense que tous, à un moment ou un autre, nous nous sommes sentis aspirés dans une espèce de tourbillon vicieux, nous obligeant malgré nous à nous automatiser au fil de ces journées monocordes.

J'ai tenté de trouver une échappatoire à tout cela. Grande lectrice, les romans faisaient déjà partie de ma routine, alors je devais trouver autre chose. J'ai donc fouillé Netflix, en bonne confinée, et je suis rapidement tombée sur une véritable pépite.

Je ne connaissais pas l'existence des films du Studio Ghibli avant d'avoir échoué par hasard sur « Le château ambulant ». J'ai tout de suite été séduite par les couleurs, le style d'animation, la sémillante trame sonore, et surtout par l'histoire d'une originalité telle que je n'en avais pas vue depuis longtemps.

J'ai savouré au fil des semaines suivantes presque l'entièreté du répertoire du studio d'animation

japonais. Et vraiment, le sentiment qui m'habite chaque fois que je termine l'un de leurs films, c'est certainement le réconfort. Chaque fois je m'attache aux personnages, chaque fois je grandis avec eux dans leur monde enivrant, et chaque fois je finis par m'identifier aux figures féminines toujours brillamment écrites.

Malgré leur forme candide, ces films réussissent à déployer des messages complexes et émouvants dans des univers richement construits. Pour les gens comme moi qui souhaitent entretenir leur cœur d'enfant et être émerveillés par la magie d'un superbe film, voici mes coups de cœur du Studio Ghibli :

- *Le château ambulant* (2004)
- *Le voyage de Chihiro* (2001)
- *Ponyo sur la falaise* (2008)

## NETFLIX 'N CHILL PAR NOÉ CHARRON-CLOUTIER

Le confinement de la fin de la session d'hiver 2020 a été pour moi une période étrange. Comme j'y ai vécu très peu de choses excitantes, mon récit sera bref.

C'était juste avant l'été où j'ai quitté le domicile familial, quelque part entre deux champs de Mirabel. Comme je travaillais dans la restauration à l'époque, aussi bien dire que je ne travaillais pas. Comme plusieurs, j'ai eu l'idée tordue de me raser les cheveux.

À travers tout ça, je me suis bâti une petite routine. Levers et couchers tardifs, déjeuner d'après-midi, basketball en solitaire au parc de l'école du coin.

Rendu au soir, je regardais Netflix. Tout y a passé. D'abord, la série documentaire du moment : *Tiger King*, avec ses personnages aussi colorés que dangereux. Un divertissement parfait pour sortir de la monotonie de la pandémie. Puis, les quatre saisons de *La casa de papel* dont on me parlait depuis si longtemps. Comme je n'ai jamais été un grand fan de séries policières, je ne m'attendais à rien, mais le rythme trépidant du récit a permis de compenser le

manque d'action de mon quotidien. Aussi, la nouvelle série *The Outer Banks* mettant en vedette John B, un « ado » joué par un acteur de 27 ans (!). Netflix a frappé dans le mille avec cette série qui assouvit autant les spectateurs en quête de *drama* que ceux en quête du trésor dont il est question. De plus, j'ai écouté, les quatre saisons de *The Ranch*, une *sitcom* hilarante avec plein d'acteurs de *That '70s show*. Et puis évidemment, le classique, tant qu'à y être : les 8 saisons de *That '70s show*!

J'ai aussi lu la biographie de Bruce Springsteen, *Born to run*. J'ai découvert là l'une des rares *rockstars* ayant su garder une tête sur les épaules et je vous jure, ça ne rendait pas sa vie moins intéressante que celle de Mötley Crüe. Ce livre est plein de leçons que je n'oublierai jamais. Notamment, que la vie n'est pas une course et que « tout vient à point à qui sait attendre ». Or, n'est-ce pas ce que je fais dans mon divan, attendre les jours meilleurs..?

À part quelques virées à la SAQ, je ne crois pas avoir rien oublié de majeur...

## @EUPHORIA

PAR CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET

« *I just saw Euphoria which is amazing.* »

C'est Leonardo DiCaprio qui a dit ça. Ces mots sont sortis de sa bouche, de sa propre bouche, celle avec ses lèvres et sa langue à lui, sur le tapis rouge d'un événement super *fancy* dont le nom m'échappe. Le lieu, la date, l'heure; tout ça n'a pas d'importance. Ce qui l'est, important, c'est que ce soit Leo qui ait prononcé ces mots. Garde ça en tête.

Il va de soi que quand Miss Rona a décidé de nous rendre visite en mars 2020 en nous obligeant de se cloîtrer chacun chez nous, j'ai vu ça comme l'opportunité parfaite de me lancer dans un *rewatch/binge-watch* de ma série préférée : *Euphoria*. Un abonnement à Crave et deux, trois clics plus tard, je me suis à nouveau retrouvé devant Rue pis Jules pis Kat pis Cassie pis Lexi pis Maddy pis... OK, même Nate (mais juste parce qu'on aime le détester). J'ai dévoré la série d'un bout à l'autre comme on dévore une série qu'on aime sur un temps rare. Ça m'a rassuré, réconforté, de revoir des personnages que je connaissais, que je reconnaissais – surtout en cette période de méchant changement (pas l'émission).

Pour moi, *Euphoria*, c'est Rue et Jules, le lien entre elles, tissé avec finesse, avant-gardisme et subtilité. Il est à la fois précieux et toxique, ce lien, et il est fascinant d'observer à quel point il peut se tendre, se tordre et se transformer. Évidemment, *Euphoria*, c'est une beurrée de plein d'autres affaires, mais je ne suis pas là pour te balancer tout le reste tout cru dans le bec. Je te laisse la découvrir par toi-même, pour que tu puisses en retirer ce dont, toi, tu as besoin. Sache seulement que Sam Levinson, le créateur de la série, a su entrelacer des intrigues et des personnages en une tresse *tight tight*, toute brillante, avec des *glitters* au boutte.

Sache aussi que la bande sonore est hallucinante, que les acteurs sont hallucinants et que le montage est (surprise!) hallucinant. Ha, pis Zendaya a gagné un Emmy pour sa performance. (Je dis ça au cas où tout ce qui a été dit plus haut n'ait toujours pas suffi à te convaincre.)

# UNE RESPONSABILITÉ QUI A DU MORDANT !

PAR ADAM BEAUPRÉ



*Pour certains Québécois, le confinement s'est résumé à une grande solitude.*

*Plusieurs milliers d'entre eux ont toutefois décidé de combler leurs temps libres et leur besoin de réconfort en adoptant un animal. Ces nouveaux propriétaires connaissent-ils vraiment leur niveau de responsabilité par rapport à leur nouvel ami?*

La pandémie a donné lieu à une situation sans précédent : pénurie d'animaux de compagnie à la SPCA ainsi que dans les animaleries, flambée des prix, mais plus étonnant encore, vague de vols d'animaux... La compagnie des animaux est très recherchée, mais une fois la pandémie terminée, faut-il s'attendre à ce qu'ils restent tous dans leur famille adoptive? Rien n'est moins sûr si on se fie aux statistiques : ce sont 500 000 animaux qui sont abandonnés au Québec chaque année, selon les principaux organismes de protection des animaux.

Une des causes d'abandon est le fait que les animaux endommagent parfois certains biens, ou causent du tort à des individus. L'enjeu de la responsabilité apparaît alors.

## QUAND LA LAISSE NE SUFFIT PAS

D'abord, rappelons qu'en vertu du Code civil du Québec, « toute personne a le devoir de respecter les règles de conduite qui, suivant les circonstances, les usages ou la loi, s'imposent à elle, de manière à ne pas causer de préjudice à autrui. En cas de préjudice, elle est tenue de réparer, que le préjudice soit corporel, moral ou matériel ».

C'est ce que le Code civil énonce en matière de responsabilité civile, de manière générale, pour tout tort causé. Mais le droit se précise pour une situation où c'est un animal qui porte préjudice à autrui :

« Le propriétaire d'un animal est tenu de réparer le préjudice que l'animal a causé, soit qu'il fût sous sa garde ou sous celle d'un tiers, soit qu'il fût égaré ou échappé. La personne qui se sert de l'animal en est aussi, pendant ce temps, responsable avec le propriétaire ».

Cet article vient préciser que la responsabilité d'un animal n'est pas toujours tenue envers son propriétaire, elle est parfois tenue envers le gardien ou un tiers, si ces derniers étaient responsables de l'animal au moment des faits.

Pour se dégager de sa responsabilité (s'exonérer, selon le terme juridique), le propriétaire ne peut seulement mentionner qu'il n'a pas commis de faute. Selon la jurisprudence, le fait que votre chien était dans votre cour, attaché, ne représente pas une manière de se dégager totalement de votre responsabilité. C'est ce que les auteurs Jean-Louis Baudoin et Patrice Deslauriers, spécialistes du droit, précisent dans leur ouvrage intitulé *La responsabilité civile*. Dans les faits, cette responsabilité est encore plus importante, car le propriétaire ou celui qui est responsable de l'animal doit prendre les moyens nécessaires pour qu'aucune faute ne soit commise.

## AU-DELÀ DES PITBULLS

Plusieurs personnes pensent que la seule action préjudiciable qu'un animal peut poser est la morsure d'un chien agressif, comme dans les cas très médiatisés de pitbulls. Mais c'est faux! Plusieurs jugements impliquent des situations beaucoup plus simples que n'importe quel animal peut provoquer sans aucune agressivité et en l'absence de faute du propriétaire : un chien excité qui court et reverse quelqu'un qui se blesse ou une personne qui se blesse en tentant de s'échapper d'un animal qui la poursuit, même si cet animal était attaché au moment de l'événement.

De plus, le seul moyen de s'exonérer de sa responsabilité est de prouver que le préjudice causé résulte d'une force majeure, de la faute de la victime ou de la faute d'un tiers. Le fardeau de prouver que l'accident est attribuable à l'une de ces causes incombe au propriétaire de l'animal ou au gardien de ce dernier.

La jurisprudence démontre que, dans certains cas où il a été prouvé que l'animal a un comportement agressif, il n'est pas suffisant de le tenir en laisse sur son terrain. En effet, certains juges mentionnent qu'il aurait dû y avoir un autre mécanisme de protection tel qu'une clôture pour éviter toutes sortes de préjudices que l'animal pourrait causer.

Finalement, en plus des soins qu'on doit leur prodiguer, les animaux nécessitent beaucoup de surveillance et de précaution de la part du propriétaire ou du gardien, car la responsabilité civile est mise en cause. Il est donc très important d'être bien informé avant d'adopter un animal pour éviter les répercussions négatives et ainsi prévenir les situations d'abandon.

# SATAN SURVOLE TON ÉCRAN

PAR ARIELLE THIFFAULT



*Traverser de l'autre côté du web, c'est faire un pacte avec le diable. Cette satanée vie de consommation illégale peut sembler chimérique alors qu'en fait, elle se deale sous nos pieds. Charon accueille les nouveaux adeptes dans le monde du dark web, puis Cerbère les isole et protège leur anonymat. Oui, cocaïne, amphétamine, héroïne et autres drogues sont bel et bien à portée de clic.*

On ne s'en rend pas compte, mais les drogués de cet enfer sont plus proches qu'on le croit. J'ai eu un buzz instantané lorsque j'ai lu dans un article de Daniel Renaud et Vincent Larouche dans *La Presse* qu'un Québécois a été arrêté en février 2020 pour l'exportation aux États-Unis de 18 millions de dollars en drogues synthétiques. Son meilleur ami était le web illégal, soit les plateformes *AlphaBay*, *Dream*, *Wallstreet*, *Nightmare* et *Empire*. Son vrai nom, Arden McCann, était caché sous des pseudonymes tels que *DrXanax*, *TheMailMan* ou *RCQueen*. Il empruntait même le nom *Pasitheas*, une déesse grecque représentant l'état d'altération. Le criminel a été arrêté par la GRC sous sa véritable



identité, et ce, dans la réalité puisque les autorités ne peuvent intercepter les avatars sur l'Internet de Satan. L'article des deux journalistes de *La Presse* précise que le suspect fait l'objet d'une demande d'extradition par les autorités américaines.

## FACILITÉ DÉCONCERTANTE

On peut comprendre alors que pour accéder à ce monde presque parallèle, c'est aussi simple que de manger une banane. On enlève la pelure qui la recouvre et c'est tout. Il faut simplement télécharger un navigateur autre que les plus communs tels que Google. Par exemple, c'est sur Tor (The Onion Router), un réseau informatique sans censure, qu'un dénommé Matthias, intervenant pour un article de Julie Eigenmann dans *Le Devoir*, a réussi à recevoir dix buvards de deux cents microgrammes de LSD dans sa boîte aux lettres. Il mentionne que c'était plus facile de trouver cette drogue sur un site où aucun traçage n'est possible.

De plus, Tor déborde de stupéfiants qui attendent d'être consommés, contrairement à l'Internet légal. L'une des principales raisons de l'achat de drogues sur les réseaux illégaux, c'est qu'il est facile de

savoir si le produit est bon. De la même manière que sur Amazon, par exemple, la plupart des plateformes comportent une zone de commentaires avec des évaluations détaillées par rapport à la fiabilité du vendeur. Rendu là, c'est plus sécuritaire que d'acheter une cochonnerie à Roger dans une rue à Saint-Jérôme.

Bien que l'enfer en ligne soit difficile à cerner, il y a eu en 2017 l'arrêt complet du fonctionnement de la plus grande plateforme de vente de drogue au monde, *AlphaBay*. Le département de la Justice des États-Unis a réussi à mettre des bâtons dans les roues à Alexandre Cazes, le grand créateur du site. Donc, les instances supérieures sont capables de fermer les sites du marché noir en ligne, ce qui m'amène à me demander pourquoi n'interceptent-elles pas tous les autres sites où la drogue est commercialisée? C'est de la démente!

J'imagine chaque clic et chaque sourire de démon à travers la planète, puis je vois les autorités capables de couper les ponts vers cet enfer. Sauf qu'au lieu de ça, elles gardent les bras croisés et nous rappellent de toujours porter un masque dans les lieux publics en raison de la COVID-19.



# LITTÉRATURE LIBÉRATRICE

*Pourquoi une œuvre nous marque-t-elle? Elle nous fait voyager, elle change notre regard sur le monde, elle nous fait ressentir une émotion vive, elle libère nos pulsions. Voici des réponses fournies par les étudiants du CSTJ participant cette année aux délibérations pour le Prix littéraire des collégiens. Il y avait un peu de tout cela dans les œuvres en lice.*

## ŒUVRE GAGNANTE DU PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS 2021



### MIROIR DE LA RÉALITÉ

PAR LOUISE ALLARD-VERTRIEST

Pierre Claes, géomètre belge réputé, est choisi, malgré lui, pour tracer les frontières des terres du Congo, colonie de la Belgique située au centre des conflits entre les puissances coloniales européennes. Le colonialisme, «prolifération fiévreuse et stérile d'une Europe malade sur le reste de la planète», figure au cœur du roman *Ténèbre* qui aborde avec justesse des enjeux contemporains tels que le racisme, la sexualité purement organique et les pulsions primitives.

Par l'utilisation d'un vocabulaire aussi percutant que poétique, l'auteur Paul Kawczak développe ces sujets qui toucheront facilement les cordes sensibles du lecteur. Entre la violence coloniale, la souffrance profonde, l'horreur de la mutilation et l'érotisme, l'auteur navigue dans un monde littéraire où rien n'est tabou.

Ce désir qu'a Paul Kawczak de dévoiler la réalité horrifiante de la colonisation, qui semble irréaliste mais qui est pourtant bien réelle, comporte une brutalité pouvant en choquer plus d'un.

En choisissant de structurer son récit à la façon d'un casse-tête, l'auteur s'éloigne magnifiquement de la chronologie linéaire typique. Il entremêle des projections dans le passé houleux de chaque personnage, touchant de près ou de loin au périple de Claes. Cela amène à celui qui prendra le temps de s'attarder aux multiples détails de cette œuvre un sentiment d'empressement, ajoutant une dose de plaisir à sa lecture.

Le proverbe bien connu « Ne jamais juger un livre à sa couverture » apparaîtrait incorrect dans le cas de *Ténèbre*. Présent sur la couverture, le serpent se retrouve à plusieurs moments disparates dans ce roman avant-gardiste, symbolisant la source de la vie. L'image forte du serpent dominant un monde plongé dans la noirceur et dans les ténèbres, ainsi que l'idée selon laquelle « la vie tuait la vie », enjoignent à réfléchir à l'avertissement transmis par l'auteur, celui de prendre conscience de notre réalité.

*Ténèbre*, de Paul Kawczak  
La Peuplade





## BRILLER MALGRÉ LA PÉNOMBRE

PAR LOUIS-NICOLAS RICHER

Il faut un jour se perdre afin de mieux se retrouver. Savoir se dévoiler, sans toutefois oublier d'où l'on vient pour conserver cette force intérieure qui permet de survivre. C'est ainsi que

Jean-Pierre Gorkynian, avec *Tireur embusqué*, expose l'histoire de Shams, un jeune rescapé de la guerre syrienne forcé de fuir vers Montréal et d'apprendre à vivre par-delà la mort, la décadence et la terreur qui guettent son pays d'origine.

Sensible mais cherchant à le dissimuler, Shams se livre à un psychologue qui veut comprendre les agissements de l'adolescent éperdu après une bagarre à l'école. Remuer les songes de la guerre semble d'une grande banalité pour le jeune garçon, qui en a vu d'autres. En tissant des liens avec un autre garçon de sa classe, Kevin, une caricature crue et honnête d'un segment défavorisé de Montréal, Shams s'exilera sans prise de tête dans les bas-fonds montréalais, remplis de drogue, de clandestinité et de sexe. C'est là qu'il cherchera sa nouvelle place dans le monde.

De subtils fragments de poésie façonnent majestueusement ce roman. Gorkynian a un désir passionné de décrire intelligemment la cruauté de la guerre et de la sexualité, ayant pour effet de capturer le lecteur dans une histoire soigneusement obscène.

À travers le danger et la violence, le protagoniste semble chercher la paix. Mais il y a ce sentiment d'insécurité qui vogue constamment dans le récit, prouvant que personne ne peut réellement se sentir en lieu sûr, peu importe le pays qui nous héberge : « Ici, vous placez la mort au terme de la vie; chez nous, elle accompagne la vie, à chaque instant. » L'œuvre est un exercice d'équilibriste : on peut jouir de cette lecture unique ou, à l'inverse, en conserver un violent souvenir d'amertume.

Grâce à ses caractéristiques atypiques, *Tireur embusqué* vibre d'un style poignant, reflétant deux cultures éloignées l'une de l'autre, mais qui s'enchevêtrent.

*Tireur embusqué*, de Jean-Pierre Gorkynian  
Mémoire d'encrier



## CHASSEUSE SACHANT ÉCRIRE

PAR LYSANDRE THIBAUT

« En fait d'amour et à la chasse, on n'attrape pas toujours ce qu'on attend. » Ce vieux proverbe danois reflète à la perfection le voyage de Sophie Létourneau dans son autofiction *Chasse à*

*l'homme*. Guidée par les prédictions de sa voyante, Sophie entreprend une quête rocambolesque afin de trouver l'amour, le vrai (préférentiellement sans barbe). Ses multiples voyages la ramèneront inévitablement à son Québec natal, armée d'une tout autre vision de l'amour et d'une ribambelle de pensées sur papier.

Tournant le dos aux traditionnelles histoires d'amour, Sophie Létourneau ouvre la porte de son univers où les princes ne sont pas si charmants, où l'écriture rend heureuse pour toujours. Elle prouve que pour s'épanouir, on n'est jamais mieux servi que par soi-même. Il s'agit d'une lecture rafraîchissante, où la fiction et la réalité ne font qu'un. Impossible de ne pas se reconnaître en Sophie tant elle illustre bien à quel point la vie peut se révéler inattendue.

Bien que la structure de *Chasse à l'homme* soit peu conventionnelle, elle contribue grandement à la richesse de l'œuvre. L'aspect décousu du récit atteste de son authenticité et procure un accès privilégié aux confins de l'esprit de Sophie. Presque sous la forme d'un journal, ce livre n'est « [p]as un roman, mais une mosaïque d'anecdotes et de coïncidences portées par un désir d'écrire. » Cette vocation pour l'écriture et la littérature se ressent à chaque page. L'usage abondant d'intertextualité, mettant en relation des pans de sa vie, vient parfaire l'œuvre.

Non seulement cette autofiction illustre parfaitement la vision du monde de l'auteure, mais elle pousse le lecteur à se questionner sur la place que prend la recherche de l'amour dans nos vies déjà bien remplies. Cette histoire invite à se laisser porter par le destin et, puisque la vie est un voyage, il suffit d'en chasser les opportunités.

*Chasse à l'homme*, Sophie Létourneau  
La Peuplade



## AGLAONÉMA ROUGE

PAR VICTORIA VIEIRA

« Ne vous en faites pas. Elle va survivre! Ce sont des plantes incroyables », explique le fleuriste à Marie qui avait oublié de prendre soin de l'aglaonéma rouge de son conjoint,

Antoine, parti à leur chalet afin qu'elle fasse un examen minutieux de son existence. Aussi futile que soit cette péripétie, elle reflète l'essence même de cette fiction.

Passionnée de littérature et incapable de transmettre son amour pour Bernanos à ses étudiants, Marie se noie dans la désillusion. Comme beaucoup d'enseignants au Québec, la trentenaire périt dans une solitude profonde et sombre dans la dépression. Ce douloureux voyage, fidèle aux symptômes de sa maladie mentale, peut néanmoins troubler le lecteur rationnel, car il paraît parfois exagéré. Ainsi, par un discours social, l'autrice témoigne de sa compassion envers les enseignants québécois qui doivent affronter avec hardiesse le désenchantement de leur métier.

Mais comment Marie affronte-t-elle ce diagnostic rébarbatif de dépression? Progressant sur un chemin houleux et sinueux, elle le fait en allant consulter un psychanalyste, dans des séances qui ne laisseront pas le lecteur indifférent. Le rythme étouffant et le ton réaliste de cette fiction nous transmettent la mélancolie des états d'âme de Marie. Cette habileté de l'autrice à faire ressentir au lecteur les symptômes de la dépression traduit l'ingéniosité ainsi que la sensibilité de sa plume. La lecture de cette œuvre, parfois lourde, peut toutefois permettre aux gens ayant le même diagnostic que la protagoniste d'en sortir grandis.

À la beauté de *Une joie sans remède* s'ajoutent des personnages secondaires éveillant des questionnements, des insécurités et de l'admiration chez cette femme vulnérable. En effet, cette anti-héroïne se distingue des héros conventionnels tels que sa grand-mère par son courage d'affronter, à sa manière, la dépression.

Finalement, avec brio, Mélissa Grégoire nous propose une réflexion sur la joie qui est à l'image de l'aglaonéma rouge d'Antoine : « incroyable », résiliente, cultivable, singulière, belle. Mais au-delà de tout, la joie est sans remède.

*Une joie sans remède*, de Mélissa Grégoire  
Leméac

# UN GÉNOCIDE SILENCIEUX

PAR OCÉANE THÉORÉT-DALLAIRE



*À l'heure où les médias, de tous les pays confondus, n'en ont que pour la pandémie et ses ravages, d'autres enjeux sur la planète passent sous silence. Alors que vous lisez ceci, une communauté est victime d'un génocide culturel atroce. Il s'agit des Ouïghours, une ethnie à majorité musulmane.*



En 1949, dans la province du Xinjiang, les Ouïghours représentaient près de 75 % de la population. En 2010, ils n'étaient plus que 45 % puisque le gouvernement chinois incite une autre ethnie chinoise, les Hans, l'ethnie majoritaire de l'empire du Milieu, à immigrer dans la région afin de les « diluer » sur leur propre territoire.

En tentant de taire les Ouïghours, qui montrent une volonté d'indépendance, les autorités chinoises ont encouragé des extrémistes à rejoindre le Parti islamique du Turkestan, responsable de plusieurs attentats dans les années 2010. Cela a créé l'opportunité parfaite pour le gouvernement de trouver un coupable et de mettre le blâme de tous les attentats sur la faute des séparatistes ou des islamistes ouïghours (alors qu'ils sont loin de tous les causer) en créant une « guerre contre le terrorisme » qui lui donne supposément une raison d'éradiquer une culture entière...

## GRAVES CRIMES CONTRE L'HUMANITÉ

Pour y parvenir, le gouvernement de Xi Jinping multiplie les rafles à grande échelle et envoie des milliers de gens en prison et en « centres de formations professionnelles ». Ces derniers serviraient à apprendre le mandarin et à s'éloigner de la tentation islamiste, mais sont plutôt des camps de concentration. Une femme ouïghoure a d'ailleurs confié à un journaliste de *Libération* y avoir été témoin de torture, de viols et de conditions de vie inhumaines. Travail forcé, méthodes empêchant la reproduction, trafic d'organes ouïghours, privation de nourriture, expériences scientifiques sur leurs corps, voici la liste non exhaustive des crimes qui semblent avoir été commis dans ces camps, où la population se compte en millions. Si l'ONU répertoriait un million de Ouïghours (sur une population de plus ou moins 10 à 15 millions) en 2018, certaines ONG vont même jusqu'à dire qu'il se pourrait qu'ils soient près de 3 millions.

Comme si ce n'était pas suffisant, le gouvernement communiste fait aussi vivre l'horreur à ceux qui ne sont pas internés en détruisant certains de leurs lieux de culte, en faisant vivre le peuple dans la peur et en le contrôlant avec des méthodes de surveillance extrême. Il espionne tout le monde sur son territoire et interne tous ceux qui démontrent un signe minime de pratique de l'islam ou qui ont « trop d'enfants » (trois ou plus).

Les enfants doivent traverser un conditionnement brutal afin de perdre leur culture, leurs racines et leurs origines. Certains sont envoyés dans des « centres de protection » qui sont des internats avec de mauvaises conditions de vie où ils subissent de la propagande et où ils n'ont pas le droit de pratiquer leur religion ni de parler leur langue ouïghoure.

## POURQUOI SOUTENIR ENCORE LA CHINE ?

Les Nations unies se sont fait interpellé par une pétition, signée par 22 pays, dénonçant les mauvais traitements que subissent les Ouïghours et par une autre, signée par 46 pays, soutenant la Chine sous prétexte qu'elle est ouverte et transparente dans ses actions (alors que pas du tout). Selon l'anthropologue allemand Adrian Zenz, plusieurs pays continuent de soutenir la Chine puisqu'ils en soutirent un fort intérêt économique. Pour sa part, Marc Julienne, chercheur spécialiste de la Chine, pense que les États supportant la Chine sont généralement « eux-mêmes confrontés à des violations des droits de l'homme ou des contestations qu'ils répriment violemment. Il y a une solidarité qui se met en place pour avoir le droit de réprimer les contestations internes ».

Les pays dénonçant la situation, eux, ne se cachent pour affirmer leur point de vue. D'ailleurs, en réponse aux persécutions, le gouvernement des États-Unis a créé une *black list* avec plusieurs compagnies multinationales qui ont profité du sort des Ouïghours pour avoir une main-d'œuvre pas chère. Sur la liste, on y trouve des magasins aussi connus qu'Apple, Sony, Adidas, Lacoste et Nike. En janvier dernier, les États-Unis ont aussi signé un accord avec le Royaume-Uni et le Canada afin d'empêcher les échanges de marchandises liées au travail forcé de la minorité musulmane ouïghoure en Chine.

Ces horreurs sont qualifiées de génocide démographique et culturel. Pourtant, malgré l'ampleur de la situation, le sujet est très peu abordé dans les médias nord-américains ainsi qu'en politique... Bien que le sujet soit quelque peu plus médiatisé depuis quelques mois, il ne l'est pas suffisamment puisqu'aucune action concrète n'est prise pour la libération des hommes et femmes toujours enfermés dans les camps, qui ne cessent de prendre de l'expansion. Pourquoi ne réagissons-nous pas plus que ça ? Comme l'écrivait l'historienne Manon Pignot : « Le silence n'en est que plus assourdissant et notre honteuse inaction plus terrible encore. »

# LE JAPON ET SA CRISE ATOMIQUE

PAR ALEXANE DUMOULIN



*Il y a dix ans, le séisme le plus violent jamais enregistré sur le territoire japonais ravageait toute sa côte est, entraînant à sa suite un tsunami aux vagues atteignant 15 mètres de hauteur. Les Japonais parlent depuis lors d'un Genpatsu-shinsai, un accident combinant les effets d'une catastrophe nucléaire et d'un séisme. Celui de la centrale de Fukushima Daiichi a laissé dans la mémoire collective du Japon une marque indélébile.*

Pays insulaire densément peuplé vantant son niveau de vie élevé, le Japon est un grand consommateur d'énergie. Il s'agit pourtant d'un pays dépendant des combustibles fossiles, malgré sa réputation de puissance économique et technologique.

Selon un article signé par l'Agence France-Presse le 4 mars dernier, le peu d'autonomie énergétique que le Japon détenait avant l'accident nucléaire de Fukushima était principalement issu de son industrie nucléaire, avec laquelle il produisait 30 % de son électricité. Mais au lendemain du *Genpatsu-shinsai*, en 2011, le gouvernement en place mijote un plan « zéro nucléaire » à instaurer dans un futur proche. Ainsi, sa décision de démanteler les réacteurs de Fukushima et d'arrêter définitivement 52 des 54 réacteurs dispersés sur le territoire soulage la population révoltée.

Cet arrêt presque total du parc nucléaire japonais a eu pour effet immédiat d'augmenter sa dépendance aux importations de combustibles fossiles, faisant monter en flèche ses émissions de GES.

Trois ans plus tard, le gouvernement nouvellement élu fait volte-face quant au plan zéro nucléaire et

reconnaît qu'il s'agit d'une ressource trop importante pour l'indépendance énergétique du Japon. On ordonne le redémarrage des réacteurs partout au pays, mais la relance est extrêmement lente tant les nouveaux standards de sécurité émis par la Commission de réglementation de l'énergie nucléaire (NRA) sont rigoureux. Le quotidien japonais *The Mainichi* souligne dans un article du 12 mars 2021 que neuf réacteurs ont obtenu, jusqu'à ce jour, le feu vert de la NRA pour reprendre leurs activités, assurant seulement 6 % de la production totale en électricité.

## DES VISÉES TROP AMBITIEUSES

L'objectif du gouvernement actuel est que d'ici l'an 2030, l'industrie nucléaire puisse fournir 22 à 24 % de l'électricité du pays, plan considéré irréaliste et désapprouvé par *The Mainichi* ainsi que par l'opinion publique. D'autant plus qu'à la suite d'un nouveau tremblement de terre sévissant au large de la centrale de Fukushima le 13 février 2021, la compagnie d'électricité de Tokyo (TEPCO) a affirmé que tout allait bien, pour ensuite révéler des fuites d'eau

radioactive ainsi que le dysfonctionnement des systèmes installés dans le réacteur 3 de la centrale, à peine dix ans après l'accident. Le quotidien nippon *The Asahi Shimbun* a haussé le ton à cet égard le 12 mars, en soulignant que « les leçons de la catastrophe de Fukushima ne porteront leurs fruits que si le Japon fait un premier pas solide vers la fin de la production d'énergie nucléaire. »

Ce que les Japonais désirent, c'est la mise à pied complète de l'industrie nucléaire et le développement d'énergies renouvelables et sécuritaires. L'engagement de leur gouvernement à devenir carboneutre d'ici 2050 a permis au pays de réduire sa consommation d'énergies fossiles de 85 % en 2012 à 70 %, en 2019, selon un article signé par Hélène Baril dans *La Presse* du 15 mars dernier. On envisage aussi d'interdire la vente de véhicules neufs à essence et à diesel d'ici 2035, ainsi que de développer au maximum la production d'énergie à partir d'hydrogène, un vecteur énergétique non polluant.

# QUAND PERFORMANCE RIME AVEC DÉCADENCE

PAR ALEXANE DUMOULIN



*Une étude menée en 2020 par Isabelle Plante, professeure au Département d'éducation et formation spécialisées de l'UQAM, révèle que 65% des élèves en première secondaire souffrent d'anxiété reliée à leur performance académique. Diane Aumond, orthopédagogue et spécialiste en sciences de l'éducation à l'UQO, explique l'accroissement de ce phénomène depuis la dernière décennie.*

Dans son bureau virtuel, Mme Aumond reçoit des étudiants accablés de leur charge de travail ou affolés par le manque de temps. En tant qu'orthopédagogue, elle doit, entre autres, aider ces étudiants à organiser leur emploi du temps, afin d'éviter qu'ils ne se retrouvent prisonniers des griffes de l'anxiété de performance.

## AUX SOURCES DU PROBLÈME

L'appellation est déjà explicite en soi : l'anxiété de performance, c'est le type d'anxiété dont souffre une personne en situation de performance, où son efficacité est suscitée à l'appel d'un accomplissement potentiel. « C'est situationnel, explique-t-elle. L'anxiété de performance se délimite dans le temps. Une fois l'action stressante achevée, comme une compétition sportive ou un examen, le stress se dissipe. » Important, donc, de saisir la nuance entre l'anxiété de performance et l'anxiété généralisée où « toutes les sphères de ta vie sont constamment affectées par le stress ».

Selon Mme Aumond, l'anxiété de performance peut prendre racine dans le milieu familial de l'enfant. Elle souligne que, dans la majorité des cas, le début du trouble n'est pas issu des parents eux-mêmes, mais plutôt de la perception de l'enfant par rapport « aux exigences » de ses géniteurs. L'enfant peut donc spontanément traduire une exigence tout à fait bénigne comme étant l'impératif des parents à vouloir le voir performer dans une situation donnée. À partir de là, le mécanisme peut s'enclencher.

« À l'inverse, contraste l'orthopédagogue, certains parents peuvent nuire, intentionnellement ou non,

à la confiance en soi de leur enfant, ce qui peut contribuer au développement de l'anxiété de performance. Si l'enfant reçoit des messages comme « Comment, tu n'arrives pas à faire ça? », la pression s'installera d'elle-même. » Pensons aussi à l'essor du parent-hélicoptère, parent qui plane continuellement au-dessus de son enfant pour l'épargner de tout obstacle possible. Un article de Vanessa Fontaine, publié dans *La Presse* le 20 août 2018, signale que ce genre de comportement contrôlant et surprotecteur peut avoir des conséquences importantes sur le développement de l'autonomie et sur l'estime personnelle de l'enfant, deux facteurs menant tout droit au chemin de l'anxiété.

## L'ANXIÉTÉ, PLUS FORTE AU FÉMININ

À l'école, les filles sont plus anxieuses que les garçons. « D'emblée, les petites filles sont généralement plus à l'écoute de leurs émotions que les petits garçons. C'est quelque chose de naturel dans leur développement. » Mme Aumond explique qu'il est donc normal qu'une fois à l'école, les filles ruminent et se remettent en question davantage que les garçons. « Elle sont déjà habilitées à l'introspection. » Selon une enquête publiée sur le site de l'Institut de la statistique du Québec réalisée en 2016-2017 et menée sur 62 000 élèves, la proportion de filles touchées par l'anxiété de performance académique s'élève à 23%. Et le phénomène ne cesse d'augmenter année après année.

L'un des facteurs à son origine serait les iniquités entre les sexes, encore bien présents, quoique parfois sournois, dans notre société actuelle. « C'est

certain qu'on a encore du chemin à faire comme société, admet Mme Aumond avec un sourire triste. Les filles qui se dirigent vers un métier moins « traditionnel » devront travailler un peu plus fort dans leurs études et leurs démarches que les filles qui choisissent l'enseignement, par exemple. » Elles souhaitent faire leurs preuves, accoter leurs camarades masculins et viser les étoiles, les jeunes filles d'aujourd'hui. Normal, donc, que ces ambitions apportent une pression supplémentaire.

## LES CONTRECOUPS DES TOURMENTS

Les impacts de l'anxiété de performance sur la vie d'un élève peuvent être nombreux, à commencer par la détérioration potentielle de son estime de soi. À force d'être constamment tourmenté par ses examens, ses devoirs et ses résultats académiques, l'élève se retrouve enchevêtré dans les fils du « langage intérieur négatif ». D'après Mme Aumond, « le fait de nourrir ce langage intérieur finira par affaiblir l'estime personnelle de l'élève ».

Ensuite, l'anxiété de performance académique peut forcer l'étudiant, « surtout de niveau collégial et universitaire », à négliger sa vie sociale. « Ça peut créer de l'isolement », indique l'orthopédagogue. Acharné à rafler les notes parfaites, à toucher le 60% ou à dépasser la moyenne, l'élève anxieux ne prend presque plus (ou plus du tout) la peine de s'accorder des moments sympathiques avec amis et famille. Risque de s'amorcer dès lors un cercle vicieux difficilement manœuvrable, dans lequel les lacunes d'estime personnelle, l'isolement social et l'anxiété s'emmêlent et se fusionnent.



En outre, selon une étude publiée dans le *Journal of the American Academy of Child and Adolescent Psychiatry*, depuis l'instauration des études en ligne occasionnées par la pandémie de COVID-19, les adolescents sont encore plus susceptibles de développer des symptômes associés à l'anxiété ou à la dépression. Avec l'école en ligne, les élèves de tous niveaux scolaires confondus se retrouvent affligés de difficultés supplémentaires. L'isolement, le manque d'organisation, de ressources et d'aide offerts par l'école virtuelle et la perte de tous les repères habituels sont des facteurs qui rendent l'expérience accablante pour les élèves. Selon un article de *La Tribune* du 26 octobre dernier, le nombre d'élèves en détresse psychologique aurait au moins doublé depuis le début de la pandémie, avoisinant les 60 %.

De façon individuelle, afin de prévenir ce genre de situation, Mme Aumond soutient qu'il faut d'abord que l'élève en question sache comment gérer ses « bulles de stress ». En usant des bons outils mis à sa disposition par son entourage, l'élève évite que ces bulles grossissent et finissent par s'agglutiner pour ne former qu'une immense bulle de stress... que l'on appelle *anxiété*.

## METTRE CHACUN SON GRAIN DE SEL

« Je pense que c'est avant tout un travail d'équipe, avance Mme Aumond. Comme enseignants, on doit montrer à nos étudiants comment vivre chaque situation qui génère du stress pour eux. On doit trouver des moyens avec eux pour qu'ils puissent affronter toutes sortes de situations anxiogènes. »

Vu la situation actuelle, le rôle du parent est d'autant plus crucial. Plutôt que de viser la perfection et d'ingérer encore davantage de pression à l'élève, mieux vaut choisir ses batailles en accordant une attention particulière à la santé psychologique de l'enfant.

Mme Aumond ajoute que l'aide de l'établissement scolaire est nécessaire pour soutenir les enseignants dans leurs démarches d'aide aux élèves anxieux. En temps normal, ces démarches peuvent comprendre des ateliers sur la méthode de travail, la planification et la prise de note ainsi que la présence d'orthopédagogues dans les établissements. Malheureusement, cet élément capital est dès lors difficilement à la portée des élèves en quête de soutien. Même les 20 millions octroyés par Québec, en septembre 2020, pour contribuer au rattrapage

scolaire représente, d'après le syndicat des professeurs (SPEQ), un montant trop peu élevé pour garantir de l'aide à l'ensemble des élèves en difficulté. « C'est autour de 3000 dollars par établissement, l'équivalent de 20 dollars par élève », déplore Daniel Gauthier, président du Syndicat de l'enseignement de la région de Québec, en entrevue avec TVA Nouvelles le 22 août dernier.

Ainsi, en alliant l'aide des enseignants, de l'établissement scolaire et celle des parents, l'élève, en théorie, aurait à sa disposition tous les outils nécessaires pour être en mesure de confronter les situations à l'origine de son anxiété de performance. Mais puisque la pandémie mondiale en a voulu autrement, l'anxiété de performance a pris une forme encore plus insidieuse et dommageable qu'elle ne l'était déjà. Garder les écoles primaires ouvertes à la suite de la deuxième vague aura été un coup brillant de la part du gouvernement québécois. Reste encore à savoir si ce dernier entend réellement les cris de détresse lancés par des élèves du secondaire et des niveaux supérieurs qui se retrouvent épuisés, désorientés, angoissés, et qui demandent davantage d'assistance professionnelle.

# BIENVENUE À BORD

PAR MATHILDE PRADELLOUX-AMHERD



*Selon le bilan routier de la SAAQ, en 2020, je ferai partie des statistiques d'accident de la route.*

*Jamais je n'aurais cru me retrouver dans cette liste.*

*Heureusement, je ne fais pas partie de ceux qui ont une histoire qui se termine trop mal, car je n'aurais pas pu être là pour vous raconter la mienne.*

Une route par-ci, une route par-là, et l'instant d'après, c'est terminé. Plus rien, mis à part un nouvel accordéon dans son front. Heureusement, pas dans le mien, mais il y a tout de même les étoiles qui se manifestent dans ma tête. Et je ne rêve pas du tout. J'ignore si ce sont des étoiles filantes, mais en tout cas, on n'est pas au mois d'août à ce que je me souviens. Je dois oublier ce moment et l'enfourer bien profond, loin.

## C'EST QUOI L'HISTOIRE?

Mais attendez une seconde, que je vous mette en contexte. Ça fait un mois que je suis à bord de mon tas de ferrailles et mon dieu que je l'aime! mais il faut croire qu'il devait rendre l'âme. Déjà. C'est aujourd'hui qu'il se sacrifie pour moi.



Je suis installée confortablement dans ma voiture née en 2003, comme moi. Elle n'a aucun problème de santé, comme moi. Je respecte la limite. Je n'ignore jamais le panneau qui indique la vitesse, parce que je suis consciente du danger. Et je me fais confiance. Je chante ma chanson, en fait, je crois. Et la seconde d'après, plus rien. Je me laisse perdre le contrôle et je ferme bien les yeux, histoire de ne pas voir ce cauchemar. Car le vivre est déjà assez.

Mais en même temps, je n'y crois pas. Pourquoi ça doit m'arriver maintenant, à moi, alors que je suis à quelques minutes d'arriver à ma destination? Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter une chose pareille? Je suis dans ma voiture depuis seulement un quart d'heure et ensuite, tout se passe en une fraction de seconde. Et tout ça, sans substances quelconques et nocives qui coulent dans mon sang, sans émotions fortes. Juste avec moi et ma bonne humeur. Confortable, jusqu'à ce que je fasse la rencontre brutale de madame l'arbre, comme un face à face au restaurant quand on n'était pas encore en confinement. Et c'est alors que je me retrouve au beau milieu de la route, sur un chemin assez éloigné du petit village de Saint-Adèle pour que personne ne me trouve. Vous connaissez ce village du Nord? C'est beau, je vous le jure.

## LA MORALE DE L'HISTOIRE?

Il faut croire que ce jour est mon jour de chance, parce que m'attendait un bon samaritain, dont je ne connais toujours pas le nom. Tout ce dont je me souviens à ce moment, c'est mon nom, mon numéro de téléphone et comment courir après ma mémoire.

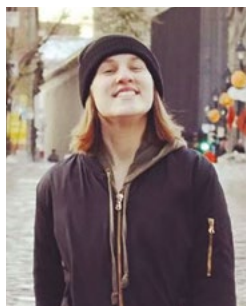
Je suis choyée par la vie, en permanence. Tout arrive toujours si vite et je n'ai pas tout le temps le contrôle, mais j'arrive constamment à m'en sortir intacte.

Cette journée-là me fait réaliser que la vie ne tient vraiment qu'à un fil. Ça, c'est quelque chose à ne pas oublier. Les gens textent et conduisent, les gens sont en état d'ébriété et conduisent, les gens sont en colère et conduisent, les gens sont inattentifs et conduisent... mais les gens sont aussi en parfait état pour conduire et, pourtant, ça leur arrive, comme moi.

Puis, que serait-il arrivé si ma *date*, madame l'arbre, n'avait pas été là? Et que serait-il arrivé si j'avais fait une Wonder Woman de moi-même et roulé à haute vitesse? Je n'ose même pas y penser. Personne n'est un super-héros quand il s'agit de prendre le volant. Réfléchissez-y avant de faire n'importe quoi, d'accomplir votre connerie beaucoup trop marrante, ou pas. Car une goutte de trop peut changer la donne, donc soyez prudents. Tout peut arriver, et ce, même si notre seule intention est de partir du point A pour arriver au point B!

# VUES SUR L'ANIMATION AU FÉMININ

PAR DAPHNÉ LAPORTE



*Il n'est pas rare que la bataille contre le sexisme menée par les femmes s'effectue dans le monde du travail, où subsistent les inégalités. Un exemple frappant est la manière dont les femmes qui travaillent dans l'industrie de l'animation et des effets visuels sont traitées. Dans ce secteur, l'inégalité est démesurée, mais demeure un sujet encore trop peu discuté.*

Malgré un nombre comparable de femmes et d'hommes inscrits dans les programmes d'études et les écoles spécialisées en animation, les femmes n'occupent que 20 à 40% des postes dans le secteur de l'animation en Europe et aux États-Unis, selon le site web *It's nice that*. Comment expliquer cette si faible représentation ? J'en suis venue à me demander si les normes de la société pourraient en être la cause.

## UN UNIVERS D'HOMMES?

«Je trouvais ça intimidant au début», confie Anna Ginsburg, une femme du milieu, dans une interview avec Jenny Brewer, une journaliste de la plateforme *It's nice that*, à propos de son intégration dans l'industrie. Elle rapporte que cette industrie s'apparente à «un *boy's club*, avec une énergie macho qui sature l'air». Brewer, dans son article intitulé «Pourquoi y a-t-il un manque de femmes dans l'animation et que pouvons-nous faire à ce sujet?», interviewe différentes femmes qui ont une carrière dans le domaine de l'animation. Toutes sont d'accord pour dire que l'industrie accueille mal les femmes et que c'est probablement la principale raison pour laquelle beaucoup d'entre elles quittent leur emploi pour lequel elles ont étudié des années durant.

En préparation du Festival international du film d'animation d'Annecy en 2019, l'organisation *Women in Animation* et l'*USC Annenberg Inclusion Initiative* a réalisé une étude sur la place occupée par les femmes dans le domaine de l'animation. L'étude a

révélé que même si les femmes sont beaucoup moins présentes dans l'industrie, leur progrès et leur apport au monde de l'animation au fil des années sont indéniables. Malheureusement, l'étude a aussi démontré qu'en 12 ans, seulement 3% des films d'animation ont été réalisés par des femmes. En plus de cela, parmi elles, une seule femme n'était pas blanche. Les statistiques parlent d'elles-mêmes. Les femmes peuvent avoir une petite place au sein de l'industrie pour des postes, par exemple, de conception de scénarimage, mais quand il s'agit de la réalisation, les femmes sont loin d'être suffisamment incluses.

---

**« EN 12 ANS, SEULEMENT 3 %  
DES FILMS D'ANIMATION ONT ÉTÉ  
RÉALISÉS PAR DES FEMMES. »**

---

Comme l'industrie est majoritairement gouvernée par des hommes, qui ont une façon de penser qui les avantage, les femmes partagent plus difficilement leur vision des choses dans les projets d'animation. Elles sont souvent rejetées et souvent moins prises au sérieux à cause de leurs idées jugées trop différentes par les hommes. En outre, les femmes de cou-

leur sont moins nombreuses à se tailler une place dans des projets. C'est clair : les femmes n'occupent pas assez de rôles décisionnels dans l'industrie, même lorsqu'elles pourraient apporter une lumière et une perspective nouvelles aux projets.

## VERS UNE ANIMATION PLUS INCLUSIVE

Il existe maintenant plusieurs courts métrages d'animation créés uniquement par des femmes travaillant pour des firmes d'animation qui encouragent la diversité au sein des artistes de leur entreprise. Beaucoup de ces firmes vont aussi choisir de travailler sur des projets d'animation qui vont passer des messages sur la diversité ou tout simplement illustrer la beauté de celle-ci. C'est le cas des firmes comme *NERD* et *Strange Beast* qui regorgent d'artistes plein de talent qui travaillent sur des projets magnifiques.

Au moment où j'ai écrit ces dernières lignes à propos des firmes, j'ai tout de suite ouvert une nouvelle fenêtre sur mon ordinateur. Je voulais trouver de nouveaux artistes à connaître et de nouveaux projets de ces entreprises, mais d'ici, de chez nous ! J'ai tenté d'en dénicher, mais elles semblent si bien cachées que c'est à se demander si elles existent, ou si elles sont uniquement trop peu sous la lumière des projecteurs...

# LA VIOLENCE CONJUGALE, POSSIBLE DE S'EN SORTIR

PAR MARJORY GUILBAULT  
ET SARAH-MAUDE LEROUX-ROBERT



*Les nombreux cas de féminicides ayant fait les manchettes au cours des derniers mois ont braqué les projecteurs sur la problématique de la violence conjugale. Mais qu'en est-il du processus judiciaire entourant une telle situation? On vous conseillera de porter plainte, mais que se passe-t-il après? Quelles sont vos options afin de vous sortir de cette situation?*

Sur sa page web consacrée à cette question, dans la section « Famille et soutien aux personnes », le site internet officiel du Gouvernement du Québec définit la violence conjugale par « un déséquilibre dans la répartition du pouvoir entre les partenaires ». La victime se considère souvent inférieure à son partenaire qui la rabaisse par son comportement violent. En effet, dans les cas de violence conjugale au sein d'un couple, le partenaire ayant un comportement violent « prend le contrôle de l'autre » et est à l'origine « d'épisodes de violence répétés ». Certains croient que la violence conjugale se limite à blesser physiquement un partenaire. Or, le même site gouvernemental précise que les situations abusives peuvent être plus larges, par exemple lorsqu'un partenaire insulte l'autre, le rabaisse, l'empêche d'aller à un endroit sous peine de représailles, le force à faire des choses dont il n'a pas envie, ce qui inclut les relations sexuelles forcées.

Nos idées reçues nous portent aussi à croire que la violence conjugale survient seulement dans les couples, mais elle existe dans tous types de relation intime entre deux personnes (hétérosexuelle, homosexuelle, amis sexuels, fréquentation, etc.). Elle se manifeste même souvent quand les partenaires ne sont plus en couple, dans les semaines, voire les mois qui suivent la séparation.

En matière de droit, le *Code criminel* ne prévoit pas d'infractions directement liées à la violence conjugale. On associe plutôt cette violence à une infraction ayant eu lieu dans un contexte conjugal. Les infractions prévues par la loi touchent la profération de

menaces, le harcèlement criminel, ou encore les voies de fait, ce qui signifie causer des blessures.

Ce qu'il faut retenir, c'est que lorsque vous sentez que votre partenaire a plus de pouvoir que vous à cause de ses actions répréhensibles et répétitives, vous pouvez porter plainte afin de vous protéger. Le processus ne sera toutefois pas le même selon les recours au criminel ou au civil.

## PORTER PLAINTE

Qu'arrive-t-il lorsque vous décidez de dénoncer votre agresseur?

Cette dénonciation entraînera des procédures régies par les codes criminel et pénal. La première étape est celle de la plainte à la police qui peut être amenée en cour par un procureur si elle est jugée recevable à partir des éléments de preuve reçus. Si nécessaire, c'est le procureur qui portera alors des accusations criminelles contre votre agresseur, selon le type d'infraction(s) commise(s).

Lorsque des accusations sont portées vient l'étape de la comparution, laquelle permet à votre agresseur de plaider coupable ou non coupable. Dans les cas où l'agresseur plaide non coupable, le juge fixe alors une date de procès. Si votre agresseur est en détention à la suite de votre plainte, le juge enquêtera sur sa remise en liberté en attendant le procès. Par la suite vient l'étape de la divulgation de la preuve où le procureur remet à la Cour et à l'accusé les preuves qu'il détient.

S'il y a procès, vous pourriez être appelé à témoigner à titre de victime, vous recevrez alors une assignation (ou *subpoena*) émise par le procureur. Il s'agit d'une obligation légale à laquelle vous ne pouvez pas vous soustraire sauf en cas de situation exceptionnelle. Il faut alors s'adresser au procureur avant la tenue du procès pour envisager une exemption. Le site internet Éducaloi fournit le nom d'organismes qui peuvent soutenir les victimes appelées à témoigner en cour. On y apprend aussi que certains accommodements peuvent être mis en place pour faciliter le témoignage, comme « témoigner avec une personne de confiance à ses côtés, témoigner devant un écran ou à l'extérieur de la salle du procès [...], exclure le public de la salle du procès [ou encore] interdire la publication de renseignements qui permettr[ai]ent de [vous] reconnaître ».

À la fin du procès, si votre agresseur est reconnu coupable, le juge déterminera sa peine afin de vous protéger de lui et également de protéger toute personne susceptible d'être victime à son tour. Il est à noter que le processus judiciaire ne se termine pas toujours à cette dernière étape si votre agresseur demande d'aller en appel.

## DEMANDER UNE ORDONNANCE DE PROTECTION

Toutefois, d'autres avenues que celle de la plainte sont possibles en vertu du droit civil. Sur le site du ministère de la Justice du Québec, on mentionne que si vous vivez une situation de violence conjugale menaçant « votre vie, votre santé physique ou psychologique ou votre sécurité », vous pouvez





demander aux tribunaux d'être protégé(e) de quelqu'un, et ce, même si cette personne n'a commis aucun acte criminel. Si vous ne vous sentez pas capable de faire la démarche par vous-même, il est également possible pour une personne de votre entourage de faire la demande en votre nom si vous y consentez.

Ce site mentionne également que l'ordonnance de protection rendue par un tribunal «peut servir à empêcher quelqu'un de : vous blesser, blesser votre conjoint ou votre enfant, briser vos biens, endommager votre terrain ou votre résidence, diffuser des contenus privés contre votre gré (ex. : vidéo, photo)». Cette ordonnance peut également «obliger une personne à cesser un comportement jugé menaçant, par exemple du harcèlement, de l'intimidation ou de la violence psychologique».

La demande d'ordonnance de protection se fait par le biais d'une requête au tribunal, ce qui peut nécessiter les services d'un avocat. Vous pouvez toutefois «rédiger une demande décrivant les faits reprochés et ce que vous demandez au tribunal», dans le cas où vous n'êtes pas représenté par avocat. Il vous faudra alors prouver la situation dénoncée, notamment par «déclaration assermentée d'un témoin ou par un rapport médical». La requête doit alors être remise «au greffe de la Cour supérieure [qui se trouve dans les palais de justice] et être transmise par huissier à la personne qui vous menace».

Le tribunal fixera ensuite la période de validité de l'ordonnance de protection qui ne peut excéder une durée de trois ans. Les conséquences d'un non-

respect de l'ordonnance peuvent aller d'une simple amende à une peine d'emprisonnement pouvant aller jusqu'à un an.

### METTRE FIN À VOTRE BAIL

Peu de gens le savent, mais il est effectivement possible de mettre fin à votre bail en raison de violence conjugale ou d'agression sexuelle. Il y a toutefois une condition : vous devez être signataire du bail. Le Tribunal administratif du logement fournit sur son site internet la documentation nécessaire à cette démarche. On y mentionne que vous devez faire parvenir au propriétaire du logement un *Avis de résiliation du bail en raison de violence conjugale ou d'agression à caractère sexuel*. Vous devez également obtenir une attestation d'un officier public (une personne à qui l'État a donné le pouvoir de dresser ou de conserver des actes qui sont reçus comme authentiques ou de donner une valeur authentique à une copie d'acte). Cette attestation certifie «que la résiliation du bail est une mesure nécessaire pour assurer votre sécurité ou celle de l'enfant qui habite avec vous».

La résiliation du bail prendra alors effet «deux mois après l'envoi de l'avis de résiliation au propriétaire du logement». Si votre «bail est d'une durée indéterminée ou de moins de 12 mois», ce délai sera alors d'un mois après l'envoi de l'avis.

### LES RESSOURCES

SOS violence conjugale  
1 800-363-9010  
sosviolenceconjugale.ca

Regroupement des maisons d'hébergement  
pour femmes victimes de violence conjugale  
1-800-363-9010

ACCROC (organisme d'aide aux hommes et  
adolescents qui ont des comportements  
violents)  
1 877 460-9966 / 450-569-9966  
accroc.qc.ca

À cœur d'homme (organisme d'aide aux  
conjointes et aux pères ayant des  
comportements violents)  
1 877-660-7799

# UNE LUTTE DE LONGUE HALEINE

PAR ROSALIE BRYAR



*Nouvellement entraîneuse et coordonnatrice des opérations pour l'école de la NBA à Dubaï, Rose-Anne Joly a commencé sa carrière au Québec. Passant aisément de joueuse à entraîneuse, elle ne s'est jamais laissé abattre par les nombreux obstacles que rencontrent les femmes qui désirent travailler dans le domaine du sport.*

À 31 ans, elle a laissé son poste d'entraîneuse adjointe à l'université d'Ottawa pour s'exiler à 10 000 km de chez elle, dans la première ville des Émirats arabes unis, où elle est entraîneuse pour l'école de la NBA. L'organisation cherchait spécifiquement une femme, et ce dans l'espoir d'encourager la relève féminine au basketball. Parmi les 200 élèves inscrits, âgés entre 7 et 18 ans, il n'y a pour le moment qu'une vingtaine de filles... Pour celles-ci, Rose-Anne Joly constitue une inspiration, dans un milieu qui manque encore cruellement de modèles féminins.

Cette opportunité de carrière est arrivée à point nommé puisque la saison à l'Université d'Ottawa a été annulée à cause de la pandémie. Mais surtout, c'était une chance inestimable de se faire connaître de la NBA, l'organisation la plus prestigieuse pour son sport.

## MÉDIATISATION INÉQUITABLE

Selon Rose-Anne Joly, les médias ont un grand rôle à jouer dans la sous-représentation des femmes. Il est très rare de voir des sports féminins, que ce soit amateur ou professionnel, à la télévision. D'après la chronique « Femme et sport : reculer par en avant », de Marilou St-Pierre, les sports féminins représentaient moins de 1% du temps d'antenne d'ESPN et de Fox Sports en 2015. Les jeunes filles n'ont donc pas non plus facilement accès à des modèles dans les médias traditionnels. « Tout le monde connaît LeBron James, mais on n'entend presque jamais parler de Sue Bird... Pourtant, ils jouent tous les deux au niveau professionnel depuis 17 ans et ils ont tous les deux remporté quatre championnats », explique Rose-Anne. Elle ajoute qu'en plus d'être beaucoup plus connu, LeBron James gagne 30 millions de dollars de plus qu'elle par année.

L'inégalité salariale est un phénomène très connu dans le milieu du sport, surtout au basketball, qui est par ailleurs le sport où les salaires sont les plus élevés. Selon la joueuse de Dallas, Skylar Wiggins, les joueurs reçoivent environ 50% des revenus de la NBA, tandis que les joueuses ne reçoivent que 20%.

La promotion des équipes féminines est également beaucoup plus discrète, selon la jeune femme. C'est la raison pour laquelle les spectateurs sont moins nombreux lors des matchs féminins. Elle raconte aussi que dans ce sport, les filles jouent toujours avant les garçons. « À Ottawa, les filles jouent le vendredi à 18h, et les garçons jouent à 20h », soulignant à quel point l'heure des garçons est plus invitante pour les spectateurs.

## ÉGOS MAL PLACÉS

Avoir de la crédibilité comme entraîneuse est une lourde tâche pour les femmes dans le domaine du sport. Sans vouloir généraliser, Rose-Anne Joly mentionne qu'une éducation devrait être faite auprès des hommes, parce que certains ont parfois « une réticence à travailler avec les femmes ». « Les refus d'embauche de femmes dans le domaine du sport sont encore trop nombreux », croit-elle.

En tant qu'entraîneuse, elle a parfois senti qu'elle devait prouver ses compétences et son expérience plus que les hommes avec qui elle travaillait. Elle mentionne tout de même avoir eu plusieurs expériences très positives à travailler avec la gent masculine. Certains d'entre eux ont seulement conservé de vieux préjugés et c'est parfois une question « d'égo mal placé ».

Rose-Anne Joly racontait dernièrement à un journaliste du *Droit* que les jeunes qu'elle entraîne à Dubaï l'ont longtemps appelée *miss* au lieu de *coach*, mais là encore, il semble y avoir une évolution.



## MANQUE D'ACTIONS CONCRÈTES

« Si je compare à mes débuts dans le sport, la situation s'est améliorée, mais il reste encore beaucoup de chemin à faire », dit Rose-Anne. De plus en plus de postes d'entraîneur adjoint sont comblés par des femmes, mais les postes d'entraîneur à temps plein ne leur sont toujours pas destinés.

Les postes de gestion pour les équipes professionnelles sont également comblés par des hommes en majorité. De plus, dans la majorité des fédérations olympiques de France, même les sports pratiqués majoritairement par des femmes, comme la gymnastique, par exemple, sont entraînés par des hommes, rapportent Mathilde Damgé et Assma Maad dans un article publié dans *Le Monde*.

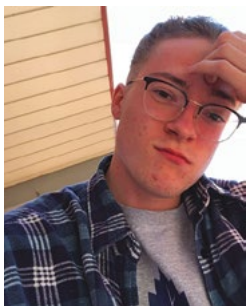
Par contre, lors de son expérience de quelques jours dans les bureaux de l'équipe des Raptors de Toronto, elle a été agréablement surprise de voir le grand nombre de femmes occupant des postes importants, comme le poste de directrice adjointe. Elle a ainsi constaté qu'il ne suffit que d'un président d'association inclusif pour parvenir à intégrer plus de femmes.

Selon elle, on encourage verbalement les femmes à postuler pour devenir entraîneuses ou arbitres, mais aucune action concrète n'est établie pour réellement leur faire plus de place. Les salaires inéquitables ne sont toujours pas ajustés et les offres d'emploi visant les femmes ne sont pas nombreuses. Lors de son contrat de trois ans avec Football Canada, Rose-Anne était la seule femme à travailler pour eux. Et les mesures incitatives à l'embauche de femmes ne font pas l'unanimité dans le milieu.

Rose-Anne continue toutefois d'encourager les jeunes filles qui désirent se tailler une place dans ce *boy's club* à croire en elles. « Ce n'est pas parce que tu es jeune et que tu n'as pas beaucoup d'expérience que tu n'es pas valable », mentionne-t-elle. Le chemin est difficile, évoque-t-elle, mais il est très important de travailler fort, de ne pas se laisser intimider. Pour qu'un jour soit brisé le plafond de verre.

# LA VIE APRÈS LES CHEMINOTS

PAR NOÉ CHARRON-CLOUTIER



*Le 26 novembre 2019, on annonçait officiellement la fin du programme de football des Cheminots du cégep de Saint-Jérôme après neuf saisons. Au total, 131 joueurs ont porté fièrement l'uniforme rouge et blanc de l'équipe. Parmi eux, Mikaël Chartrand revient sur l'impact qu'a eu cette annonce sur son parcours.*

«On n'avait aucune idée de ce qui s'en venait, explique celui qui occupait la position de demi de coin au sein de l'équipe de football du cégep. On nous a convoqués à une réunion d'équipe obligatoire, un peu à la dernière minute. Quand on est arrivés, deux gars en "complet cravaté" qu'on n'avait jamais vus nous ont annoncé ça, juste comme ça, la veille de l'annonce officielle.»

Quelques jours plus tard avait lieu le souper d'équipe et l'ambiance n'était définitivement pas à la fête. Comme certains membres de l'équipe poursuivaient leurs études collégiales uniquement grâce à leur motivation pour le sport, quelques joueurs ont sans surprise abandonné leurs études pour aller sur le marché du travail ou pour s'inscrire dans un D.E.P.

## UNE LUEUR D'ESPOIR

Toutefois, les événements se sont bousculés pour ceux qui voulaient poursuivre leur cheminement d'étudiant-athlète. En effet, moins de deux mois avant le début de la session d'hiver, les entraîneurs de différents cégeps sont rapidement passés en mode recrutement. Aussi, sept autres joueurs ont dû changer abruptement de cégep pour maintenir leur objectif de jouer au football à l'université. Pour Mikaël Chartrand, le choix du cégep Édouard-Montpetit, à Longueuil, était la meilleure option envisageable. Il a donc enfilé le dossard de l'équipe de football des Lynx.

«J'ai été déçu comme tout le monde quand j'ai appris la fin des Cheminots, mais j'ai rapidement pris la nouvelle comme une opportunité. J'avais déjà pensé m'inscrire à ce cégep en sortant du secondaire avant de finalement choisir Saint-Jérôme. Trois saisons plus tard, ça semblait être la chose à faire.»

Fait à noter : les Cheminots évoluaient en division trois, alors que les Lynx évoluent en division deux. Le programme de Longueuil possède donc un budget plus élevé. Cette différence a tout de suite sauté aux yeux du joueur défensif de 20 ans.

«Le bassin de joueurs est beaucoup plus grand, les entraînements de musculation sont gérés uniquement par des spécialistes, beaucoup plus de pratiques sont à l'horaire pour accommoder tout le monde. Mais à mes yeux, le plus important, c'était la visibilité que ça m'apportait : dès ma première pratique, un recruteur universitaire était déjà venu me voir.»

Malgré tout, Mikaël Chartrand ne tarit pas d'éloges pour le programme qui, durant trois saisons, a fait de lui le joueur qu'il est maintenant. «Le fait que nous étions très peu nombreux a fait en sorte que les Cheminots avaient une dynamique familiale. Je considère plusieurs de mes anciens coéquipiers comme des frères, peu importe où le foot me mènera.»

Il reste très reconnaissant du travail du personnel d'entraînement de Saint-Jérôme, qui faisait beaucoup avec peu de ressources. Il salue particulièrement celui de son ancien entraîneur-chef, Christian Audet :

«Il sera toujours le plus grand motivateur que j'ai rencontré dans mon parcours. C'est sans doute pour ça qu'il est carrément coach de vie en dehors du football!»

Finalement, l'équipe de football des Cheminots a été, pour plusieurs, le dernier arrêt à leur vie d'athlète. Avant que le train ne déraile, elle aura fait vivre à ces joueurs une dernière grande leçon qui s'applique dans le sport comme dans la vie : aucun moment ne doit être tenu pour acquis.

## AU MILIEU DE LA TEMPÊTE

Une dernière saison attendait initialement certains anciens membres des Cheminots, mais la pandémie en a voulu autrement. Mikaël a fait le camp d'entraînement et les pratiques avec les Lynx, mais la saison de matchs a été annulée. C'était la dernière saison d'éligibilité collégiale pour lui, il ne pouvait donc pas se réinscrire. Il a ensuite décidé de prendre une pause du football.

«On nous avait promis quelques matchs hors-concours, mais ils n'ont finalement jamais eu lieu, confie Mikaël Chartrand. C'était décevant, frustrant aussi, et avec la saison universitaire annulée, rien de plus n'avancait de ce côté-là non plus... C'est sans doute la fin pour le football et moi», déplore le jeune joueur. Un an de crise plus tard, le jeune Mikaël Chartrand aura finalement joué le dernier match de sa carrière avec les Cheminots. Cheminot un jour, Cheminot toujours, apparemment.